Commémorer le 10 juin 1944

Robert Hébras: Pendant des années je n'ai pas parlé d'Oradour !

Propos receuillis par Jean-Jacques Mauriat



D'onte ses ? D'où êtes vous ?
Je suis Limousin, je suis né à Oradour-sur-Glane, le 29 juin 1925, le 10 juin j'allais avoir 19 ans.

Et vos parents ?
Mon père avait été nommé électricien à Oradour, mais il venait de Bussières Poitevine. En fait ma famille est de la Marche, mon père est né à Luchat dans la Vienne. Les Hébras sont tous de là-haut... ils sont nés dans ce secteur... A l'origine ils étaient d'Adriers, j'avais d'ailleurs encore un oncle à Adriers. Ils n'ont pas beaucoup bougé...

Vous vous dîtes Limousin ?
Ah oui, je suis profondément Limousin étant né à Oradour, je me revendique comme étant un Limousin

Quel avenir vos parents imaginaient-ils pour vous ?
Mes parents étaient des ouvriers, ils imaginaient que nous serions ouvriers. Nous étions quatre enfants et j'étais le seul garçon. Il fallait nourrir la famille, ramener un salaire, après mon certificat d'études, j'ai été placé en apprentissage... Ma maman cousait des gants, et mon papa était électricien à la compagnie des tram de la Haute-Vienne

Enfant quel était votre rêve d'avenir?
Lorsque j'allais à l'école mon rêve était de devenir pâtissier, je n'étais pas particulièrement gourmand, mais j'aimais ça. J'allais dans la boutique du pâtissier d'Oradour M. Compain. On l'appelait « *tarte*

aux prunes »... Dans les campagnes les gens avaient beaucoup de surnoms, lui c'était « *tarte aux prunes* », quand on allait chez lui on disait : « *je vais chez tarte aux prunes* »... C'était sa spécialité, il faisait ses tartes avec des pruneaux d'Agen. Il y avait plus de pate que de fruits...

Quelle était votre vie d'adolescent à Oradour ?

Les enfants des campagnes allaient aux champs, ou bien gardaient les vaches, moi je n'y allais pas, mais j'allais aider mon père à l'électricité... Quand j'ai eu mon certificat d'études j'ai eu une bicyclette d'occasion... Et là avec mes copains on est allé deux fois en camping. Une fois à l'Isle Jourdain, et une autre fois on est allé à Padirac ! Ca faisait loin, résultat on est tombé en panne de vélo et on est revenu par le train. C'était dans les années 42 et 43.

Dans ces années là j'avais une vie d'adolescent classique, j'avais des copines, des filles du village. Il y avait Antoinette, Irène, les filles Pinède... elles ne sont plus là aujourd'hui... L'été, comme j'allais à Limoges, les copains et copines nous retrouvaient à la gare d'Oradour. Quand nous sommes allés à Padirac, j'étais avec André, Henri, Martial et Camille... C'était la bande de l'époque. Mais nous n'avions pas de regard sur la politique. Je n'ai jamais eu de conversation avec eux sur l'occupation. Mais on parlait parfois du maquis.

Quelle était la vie dans votre famille ?

J'avais trois sœurs, Odette qui n'a pas péri dans le massacre car elle était déjà mariée.. Ma sœur Georgette qui était amie avec Denise Bardet, l'institutrice, à cette époque, les filles étaient beaucoup plus dégourdies que les garçons...et Denise était ma plus jeune soeur. J'étais choyé par ma Maman et ma sœur Georgette parce que j'étais le seul garçon. Un peu chouchouté...

Comment avez vous vécu les premiers temps de la guerre ?

En 39, j'ai mon certificat d'études. Je voulais être pâtissier, mais je n'ai pas réussi parce que c'était la guerre et qu'il n'y avait pas assez de travail « *je ne prends pas Robert comme apprenti* » avait dit Monsieur Compain. Alors ma mère m'a envoyé chez le boulanger qui était mobilisé. La boulangère avait besoin d'aide, et elle m'a pris comme apprenti. J'y suis allé une semaine, mais c'était trop dur. Il faut dire que je n'ai pas très costaud j'étais plutôt freluquet... A l'époque je devais peser 40 ou 50 kg, je n'ai commencé à grandir qu'à 20 ans. A la différence des garçons de mon âge, qui étaient beaux garçons... j'étais plutôt un gringalet...

Après cette première expérience je me suis retrouvé chez le notaire... il avait dit à mon père « *tu me l'envoies...* », je suis resté trois mois à taper l'acte de donation du notaire à sa fille. Je pense que je n'ai pas fini...ça a été les plus mauvais moment de ma vie d'apprenti.

Je me suis alors retrouvé chez le garagiste d'Oradour. J'étais embauché et nourri, mais il avait six enfants et on me demandait de donner le biberon, de m'occuper des enfants. Ça ne me plaisait pas, alors au mois d'octobre 1940 mon père a trouvé un poste d'apprenti mécanicien à Limoges. J'avais 15 ans. Je prenais le tram tous les jours, et je rentrais le soir à la maison. Je gagnais de quoi me payer ma pension, mon repas de midi qui coutait 9 francs, vin compris. Ma mère m'avait dit « *il faut boire du vin parce que ça rend fort* ». Mais je n'aimais pas ça... Je prenais pension avec les ouvriers du garage...qui buvaient mon quart de vin !

Quel regard aviez-vous sur les Allemands.

Aucun regard. Quand on entendait Hitler à la radio, il brayait mais on ne comprenait rien. Pétain a voulu nous embrigader dans les légions pour la jeunesse, mais mon père m'a dit « *t'occupe pas de ça !...* » Mon père était de gauche. Il n'avait pas d'étiquette politique, mais il était vraiment de gauche.

En fait on ne connaissait rien à la réalité de la situation, même les Nazis je ne savais pas ce que c'était. On connaissait les Allemands. On les croisait à Limoges, mais rien de plus. J'ai vu au printemps 44, la milice nous arrêter à l'octroi pour nous demander nos papiers... mais c'était tout.

A Oradour on ne parlait pas de la résistance. Les habitants étaient plus tôt attentistes comme la plus part des Français.
Les filles, le foot, le bal du dimanche, le vélo étaint plus dand mes préoccupations. Et puis j'étais trop jeune pour partir au STO, le service du travail obligatoire en Allemage.... Le garage où je travaillais était réquisitionné par l'armée allemande. On installait des gazogènes sur des Peugeot, neufs, pour les GMR.

Vous rappelez vous du matin du 10 juin?
Ce matin-là je ne travaillais pas. Mon père devait s'absenter et il n'aimait pas que je reste sans rien faire. Ce samedi 10 juin je ne travaillais pas pour une raison cocasse ! Le vendredi, soit trois jours après de débarquement, il y a eu une altercation assez musclée entre un Allemand et mon chef d'atelier. Lorsque je suis parti pour prendre le tram, il m'a dit « *tu as entendu ce qui c'est passé ? Demain tu restes chez toi, tu reviendras plus tard... !* »
Donc mon père avant de partir, m'a demandé d'installer chez une grand-mère voisine, une prise de courant pour un réchaud électrique que lui avaient acheté, ses enfants. Cela m'a pris peut-être une heure... J'avais terminé quand j'ai vu arriver les Allemands dans le village.

Depuis 70 ans maintenant que vous racontez cette terrible histoire avez-vous l'impression que votre souvenir évolue ?
Non ca ne bouge pas, mais c'est vrai que je ne vais pas dire aujourd'hui la même chose que celle que j'ai dite hier... Mais en fait je m'adapte à mes interlocuteurs. Mais la vérité reste la même. La journée du 10 juin, est un tout qui est dans ma tête et qui ne s'en ira pas. Aucun souvenir ne revient ou disparaît. Tout reste gravé dans ma mémoire.

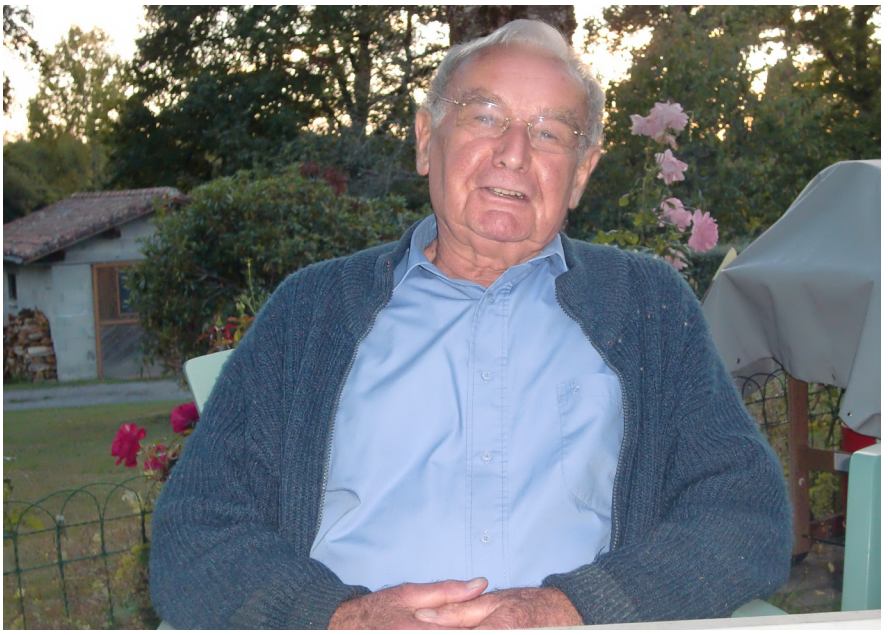
Vous souvenez vous du 10 juin au soir.
Oui, quand la nuit est tombée j'étais sans maison. M. Darthout était comme moi sans lit où dormir le soir. Les trois autres rescapés pouvaient rentrer chez eux. Nous non !
J'ai du m'assoupir vers le matin... Le dimanche 11, un bourgeois du village voisin Le Querroy sait qu'il y a un survivant qui est blessé. Il me voit en passant et dit « *Viens je vais à la messe, je t'amène chez le médecin...* ». La maison du médecin était à côté de l'église. Le bourgeois est allé à la messe et m'a laissé chez le médecin qui m'a fait une piqure anti tétanique et m'a dit « *reste là, je préfère que tu attendes M. de Bruchard* ».
C'est ce que j'ai fait, j'ai attendu que la messe se termine, je me suis assis sur un banc sur la place et quand la messe a été finie, M. de Bruchard m'a ramené à Martinerie.

Vous étiez dans quel état ?
Je n'étais pas très blessé, c'était superficiel... Mais j'étais un freluquet, petit et pas très épais... Mes blessures n'étaient que des points d'impact mais rien de grave.

Dans votre tête ou dans votre corps, vous sentiez-vous blessé ?
Dans mon corps ce dont j'ai le plus souffert, ce sont les brûlures... Mais dans ma tête ? oui j'étais plus que blessé et je le suis encore !

A ce moment, vous saviez ce qui est arrivé à votre famille ou pas.
Non, j'étais confiant, je n'étais pas malheureux. Je m'en étais sorti vivant. Je savais mon père hors du village et pour moi, les femmes avaient été élognées pour ne pas assister au massacre des hommes. Je pensais que, dès que possible, j'allais aller chez ma sœur aînée, et là je retrouverais ma mère et mes sœurs dont je pensais qu'elles avaient eu la même idée que moi.

Ça ne c'est pas passé comme ça !
Non, mais dans la soirée à Martinerie, j'avais rencontré deux israélites et leur petit frère, les sœurs Pinède que le père avait éloignés du village et qui avaient frappé à la même porte que moi, deux ou trois heures avant moi. C'était des copines du village, et quand je suis arrivé elles m'ont dit « *d'où sors tu ?* »
Il faut dire que j'étais encore rouge du sang des autres et d'emblée j'ai dit « *Ils ont tué tous les hommes !* ». Ça a été la catastrophe



Robert Hébras en septembre 2014: « *Dans ma tête j'étais plus blessé, et je le suis encore!*» photo JJM

pour elles, car elles savaient que leur père était dedans...

Elles se sont occupées de moi... Elles m'ont lavé, débarbouillé, soigné... Et je disais, « *on va retrouver nos Mamans demain !...* »

Lorsque je suis arrivé à Martinerie vers 22 heures, le village était calme, mais la nouvelle du massacre d'Oradour c'est propagée comme une trainée de poudre. Tout le monde avait peur, et nous sommes allés coucher dans les champs.

Dans l'après-midi du dimanche, quand j'ai retrouvé mes deux voisines et leur petit frére, on c'est demandé où aller ? Ensemble on a décidé d'aller chez ma sœur aînée qui habitait au Pouyol, c'est à 5 ou 6 km du village.

On est parti tous les quatre à travers champs parce qu'on ne voulait pas prendre de route. Il fallait qu'on porte le petit frère de temps en temps. Puis on est arrivé chez ma sœur. Il était peut être 19h00 et là j'ai retrouvé mon père.

Il savait déjà que je devais être vivant. En fait, il avait fait le tour des villages et quand il est rentré il avait rencontré une personne qui lui avait dit que je devais être vivant...

Mais, à ce moment-là il ne sait pas ce qui c'est passé.. C'est moi qui lui parle du rassemblement sur le champ de foire. Je lui explique que les boches sont arrivés. Ils nous ont regroupés sur le Champ de foire. Ils ont séparé les hommes, des femmes et des enfants. Ils nous ont mis dans des granges et les femmes sont parties. Mais je ne savais toujours pas où elles étaient.

Mon père, après m'avoir entendu a pris sa bicyclette et est parti vers Oradour. Il était peut-être 20h00 ou plus. Il est parti les chercher... Il ne savait plus où aller.

Quand il est arrivait à Oradour le dimanche soir, il s'est approché de l'église et il a vu le massacre.

Quand il est revenu il m'a dit, et il ne me l'a dit qu'une seule fois « *ils ont tué les femmes dans l'église, comme ils l'ont fait en Belgique en 1914 !* » Il ne me l'a dit qu'une fois.

C'est ce qu'on avait appelé en 1914, les atrocités allemandes...

A partir de quand avez-vous l'impression d'avoir retrouvé une vie normale.

Je ne sais pas. Parce qu'après on a été recherché par la milice française. Moi j'ai été récupéré par la Résistance. On a eu un accrochage dans les monts de Blond, et j'ai neuf copains qui sont tombés à côté de moi. Après le libération de Limoges on nous a posé la question « *Vous rentrez chez vous, ou vous vous engagez ?* ».

Moi je me suis engagé pour la durée de la guerre, bien sûr. J'ai trouvé une famille dans l'armée. J'ai trouvé des copains dans le 63e régiment d'infanterie qui c'est reformé à la libération de Limoges et qui a été sur les fronts de l'Atlantique : Saint Nazaire et Lorient.
Mes chefs savaient d'où je venais et qui j'étais. Je me suis retrouvé au garage assez loin des lignes. J'étais chauffeur des officiers parce que j'avais mon permis de conduire et ce n'était pas fréquent. Pour conduire les officiers il fallait avoir une distinction. Ce n'était pas un grade mais j'étais 1ere classe.
Le commandant du 63e est parti sur Vannes et avec d'autres je me suis retrouvé dans un régiment du Train qui a été recréé à cette occasion. J'ai été démobilisé en septembre 45 quand le Japon a capitulé.

Vous auriez pu poursuivre vers l'Alsace et l'Allemagne.
Oui, j'ai demandé à deux reprises d'y aller, mais on n'a pas voulu. J'ai un commandant qui ma dit « *espèce de petit con, tu n'en as pas assez pris ?* »

Vous vouliez vous venger ?
Si j'avais pu : oui ! Je voulais aller dans la première armée. Je voulais manger du boche. Je voulais tirer dessus. J'avais un désir de vengeance et je n'en ai pas honte. Mais le fait d'être dans l'armée ne m'a pas apaisé, en fait le désir de vengeance est venu lorsque j'étais dans la résistance. Si j'avais pu en tuer, j'en aurais tué... Quand aux Alsaciens je n'ai appris qu'ils étaient parmi les soldats allemands qu'au procès de Bordeaux.

Quelle a été la réaction des Limousins à votre égard ?
Rien. Ni solidarité ni compassion ! La seule chose dont je me souviennes, c'était le samedi après le drame. Le Secours national était installé dans une ferme à la place de l'actuel nouveau village. Mon père m'y a amené sur son vélo. Et on m'a donné, une chemise, un pantalon, une veste. Moi j'ai vécu un peu chez ma sœur. Mais je n'avais pas de sous. En fait j'étais nourri par ceux avec lesquels j'étais. Ma sœur d'abord, puis la résistance, puis l'armée. En septembre 1945 à la démobilisation, j'ai touché 1000 francs.
A l'armée on a cherché à me faire rester. Mais ça ne me plaisait pas. Quand j'ai été démobilisé, j'ai pris une chambre à Limoges. Je suis revenu travailler au garage que j'avais quitté le 9 juin 44 avant de prendre mon tram pour Oradour.
Mon père avait trouvé une chambre dans une ferme près d'Oradour et nous vivions chacun de notre côté. Avec mes 1000 francs et quelques sous que m'a donnés mon père, je me suis acheté une moto d'occasion, et j'allais voir mon père. Je pouvais me déplacer...

Alors quand vous êtes vous dit « ca y est, j'ai retrouvé une vie normale !.. »
Dans les années 46, 47, j'ai rencontré ma première épouse et j'étais dans la vie normale.

Le Limousin a été important dans votre vie ?
Je suis Limousin, je trouve ce pays très joli. Même si on dit que c'est une région pauvre, je n'ai pas de honte à dire que je suis Limousin.
Il est vrai que je n'ai pas vécu ailleurs, je n'ai pas le désir de vivre ailleurs. Mon travail c'est trouvé là. Après Oradour, je n'ai pas eu l'envie de quitter mon pays. Darthout est parti, mais pour moi, le nouveau village était construit.
J'étais mécano, je voulais évoluer dans ma vie : je me suis installé tout seul, avec mes sabots, comme garagiste dans le nouvel Oradour. Mes affaires marchaient. J'ai pris un apprenti, puis un ouvrier. J'étais chez Renault. Un jour, il y a un responsable de chez Renault qui est venu me dire « *Robert, il y a une affaire à prendre à Saint-Junien...* », j'ai gardé mes deux affaires pendant deux ans. Puis j'ai vendu mon garage d'Oradour et je suis resté à Saint-Junien. Là, j'avais une dizaine d'employés...

Est-ce que votre passé de survivant d'Oradour était présent dans votre image.

Non personne ne le savait. Pendant toutes ces années, je n'en ai jamais parlé. Ce n'est qu'en 1983, à la suite du procès de Barth, un officier allemand qui commandait à Oradour que j'ai accepté de parler de tout ça. Car j'ai été appelé à témoigner.
Il y a les journalistes, la télévision donc je suis médiatisé. Mais avant 83: non. Ni lors du procès de Bordeaux, ni lors de la mort de Lammerding, il n'y avait pas la télévision. Et puis petit à petit on m'a interrogé. Alors j'ai accepté d'en parler pour la mémoire des victimes.C'est mon seul but. Avec le temps je me suis rendu compte qu'on allait les oublier. Quand ils visitent Oradour, les gens pensent aux ruines, mais pas aux 642 victimes. Je ne veux pas qu'on les oublie!

Quel événement a marqué, selon vous l'histoire du Limousin ?
Bien sûr le massacre Oradour, mais j'étais dedans... Si non je ne connais pas l'histoire du Limousin. Je ne l'ai jamais apprise. A partir du moment où je me suis installé comme garagiste j'ai cravaché pour gagner ma vie. Et je suis passé à côté du reste.

Qu'est ce que vous n'aimez pas dans le Limousin ?
Les Limousins sont un peu rustres, mais ils n'avaient pas une très grosse instruction. Ils sont un peu conservateurs. C'est pour ça que je vous disais que pendant la guerre, ils sont restés très attentistes. Il y en a qui se sont investis d'un côté ou de l'autre, mais la majorité, au milieu, n'a pas bougé. Si Oradour n'avait pas existé que ce serait-il passé ? Parce que la résistance est surtout partie après le massacre d'Oradour !

Quels sont les Limousins dont le parcours vous paraît important.
Poulidor. C'est quand même une figure ! J'ai participé très activement au grand prix de la renaissance d'Oradour. Et Poulidor est venu courir à chaque fois... C'était un grand homme... Et c'est un grand homme.

Quel objet ou événement pour identifier le Limousin.
La porcelaine, la ganterie, la chaussure.



Robert Hébras en septembre 2014 dans son jardin de Saint-Junien. *«Poulidor! c'est quand même une grande figure!»*
Photo JJM

Ma mère travaillait dans la ganterie. Je la revois les pieds coincés dans le four de la cuisinière l'hiver. La lampe, avec un contre poids en porcelaine blanche. Mon père ne payait pas l'électricité, même après, quand il est entré à l'EDF, mais on devait avoir une lampe à 25 watts... C'était une petite lumière jaune qui éclairait l'ouvrage de ma mère quand elle cousait ses gants. Il y avait une personne qui prenait dans les usines les gants à assembler et qui distribuait 40 ou 50 paires de gants. Ma mère ne savait pas pour qui elle travaillait. Elle cousait aussi pour des marchands de tissus, des draps ou des couvertures.

Quelle réalité du Limousin vous semble le plus important.
Oradour m'a apporté une certaine reconnaissance, mais je ne la ressens pas. Je ne devrais pas le dire mais parfois cela me gène. Quand je vais faire mes courses, certains me reconnaissent et m'abordent. Bien sûr, je suis courtois et j'écoute, mais je trouve ça gênant...

L'état veut marier le Limousin avec un de ses voisins. Qu'en pensez vous.
L'Aquitaine et Poitou-Charente, mais nous

ici nous sommes déjà dans la Charente limousine. Ma famille est de la Marche à cheval sur la Vienne et la Haute-Vienne. Quand j'étais dans l'automobile, notre capitale était Bordeaux, la région allait de La Rochelle à Saint-Jean de Luz. Donc la grande région me va bien.

Aujourd'hui, pensez-vous que les hommes ont tiré les leçons d'Oradour ?
Oh non certainement pas... Et c'est peut être encore pire ! L'actualité nous en donne des exemples tous les jours. Je n'ai pas de solution, j'espère que mon témoignage servira à quelque chose, mais pas forcèment à rendre l'homme plus humain !

Quel message avez vous transmis à vos enfants et petits-enfants ?
Je ne parle pas beaucoup de ça... Mais ils retiennent ma vie. Ils savent d'où je viens et d'où ils viennent. Mais ils n'en parlent pas. J'ai élevé mon fils, car je n'ai qu'un fils, dans l'humanité pas dans la haine, ni dans la violence. Je ne me suis jamais battu... Jamais ! Je crois que j'avais un respect de l'autre... Je crois.
Quand on nous a tiré dessus, je crois qu'on voulait éliminer des individus qui n'étaient pas comme ceux qui étaient en face d'eux. On nous considérait comme des sous hommes qu'il fallait éliminer. Oui c'est dur !

Propos recueillis par
Jean-jacques Mauriat

ASCENDANCE DE ROBERT HÉBRAS

dressée par **Monique Gallais**

